

le besoin des curieux, des blasés, des désespérés ; C'est le besoin de ceux qui n'ont pas la sagesse des saints.

Que voulez-vous ? La vie est rude ; tout le monde sait cela. Tous ont bien leur petit sac à désenchantements, leur fardeau plus ou moins pesant à trainer dans les chemins de cette vie. N'est-ce pas que nous avons tous là, dans la poitrine, un serpent, dont la froide écaille glisse sur notre cœur ?

Comment, vous ne me comprenez pas ? Alors vous êtes heureux comme le poisson dans l'eau, comme l'oiseau sur la branche. Alors, vous ne ressentez point l'inquiétude du lendemain ; vous n'avez jamais vu se dresser, devant vous, l'avenir sombre et orageux de l'étudiant, qui n'a pour richesse que l'eau du ruisseau ; vous ne connaissez point les chimères, pâture des vents, ni les projets croulés.

Mesdames et messieurs, si tels vous êtes, votre part est grande ici-bas : vous avez la paix, vous avez le bonheur. Jouissez, mais regardez un peu autour de vous. Pendant que vous filez vos jours sans secousse et sans émotion, le monde pleure, le monde frémit, le monde s'impacient, le monde perd courage, le monde s'ennuie. Il faut chasser l'ennui, relever son courage, oublier ses malheurs, mettre dans les chaînes tout ce qui compose ce petit serpent dont le venin déchire les entrailles. Et voilà pourquoi l'on jette sur nos yeux le voile du plaisir, pour oublier pendant quelques moments, les noires préoccupations de la vie.

Comprenez-vous maintenant pourquoi, le soir, on voit la foule se diriger vers la salle du "Dime Muséum."

:

Ah ! mais, j'oubliais, lecteurs ; vous ne connaissez pas tous cette délicieuse merveille du siècle. Voici : ce n'est pas bien sérieux ; cependant, d'après l'opinion générale, c'est quelque chose de bien agréable. Imaginez-vous donc un théâtre à dix centins, ayant ses assises à Montréal, à Québec et ailleurs.

Les troupes de comédiens et de comédiennes y passent toutes les semaines, comme les volées de corneilles et d'oiseaux blancs, le printemps et l'automne. On entend là des cantatrices en herbe, des cantatrices feuilles-sèches et des cantatrices feuilles-mortes. On y voit du nègre et des contorsions ; des acrobates, des danseurs et des santeurs.

Et dans ces troupes il y a des talents. Quelquefois, très rarement, on voit briller sur la scène des fleurs de jeunesse, en robe de mousseline ; ce sont de frais visages de jeunes filles, qui font croire à l'innocence. Pauvres enfants, d'où venez-vous ? que venez-vous faire en ces lieux ? Quelle est votre patrie ? Votre mère est-elle encore de ce monde ? Quel hasard vous a fait les jouets du public ? Car vous êtes les jouets du public, jeunes filles. Vous venez là vendre vos grâces, comme on vend un morceau de sucre. Le public paye pour un de vos sourires, une de vos grimaces. Il vous considère comme une parade obligatoire.

Je le sais, il y en a parmi vous qui parviennent à cueillir les fleurs de la gloire ; vous attirez même, quelquefois, les regards du monde entier ; mais, hélas ! que le nombre en est petit : Sur mille il y en a dix de couronnées. Et les autres, après quelques heures de succès et de triomphe, quand la fraîcheur de la jeunesse a fait place à la pâleur prématurée de la misère, végètent dans l'obscurité, refoulées par l'indifférence ; puis de chutes en chutes, de misères en misères, vont s'éteindre à l'hôpital.

Hélas ! O filles du hasard, votre course est finie : un peu de bruit, un peu d'éclat, beau-

coup de misère, puis la mort. Où sont donc maintenant les premiers bégayements de votre jeunesse, les douces caresses de votre mère, les baisers de votre père, les sourires de vos sœurs ?.....

Quelle vie que celle de ces comédiens ! vie de misère, de hazard, de gloire et d'impuissance. Vie que le public méprise et qu'il encourage ; qu'il trouverait déshonorante pour lui-même, et qu'il exige pour son plaisir, à la manière des romains qui voulaient des esclaves, mais dont ils déshonoraient la race.

:

Eh ! mon Dieu, à quoi sert de parler ainsi : je crie dans le désert. Pendant que je le plains, tout ce monde vit, boit s'amuse ou dort. C'est bien lui qui se met en peine du lendemain. "Bah ! nous avons de quoi vivre aujourd'hui ; vivons bien. Nous sommes à Québec, demain nous serons ailleurs. Qu'importe ! le présent est bon, laissons l'avenir."

Ils disent ainsi et ces faces pâles sont peut-être sages. Ces comédiens ont quelque chose qui les rassure. Ils savent que le public s'ennuie ; ils sont loin de se tromper. Tant qu'ils compteront là-dessus leur vie ne sera pas en danger.

:

En effet, comme il en vient du monde à ces petites représentations. Ils arrivent de tous les bourgs, et ils sont de tous les conditions ; riches ou pauvres, grands ou petits, aristocrates et démocrates, électeurs ou députés. J'y ai vu des chefs d'opposition, des futurs ministres, et presque des premiers ministres.

Le même programme dure une semaine ; et qu'il soit bon, ou mauvais, ou médiocre, il y a foule tous les soirs. C'est un encombrement. Un artiste passionné pour le réel, n'aurait qu'à venir examiner l'auditoire, pour étudier ses modèles et ses types. Là sont des minois et des crânes pour tous les goûts ; ils y viennent poser plusieurs fois de suite. Ils y en a même qui s'y rendent tous les soirs, régulièrement. Ils sont, je crois, de la race des Japonnais qui prennent leurs repas au théâtre.

Car, au Japon, les théâtres sont ouverts jours et nuits, et les spectateurs apportent, à volonté, leur nourriture avec eux. Voilà ce qu'on appelle du progrès.

Certainement plusieurs feraient la même chose pour le "Dime Museum," si le respect-humain n'était pas si bonne bride au Canada.

Z. J. MESGOUETS.

Lévis, mai 1884.

L. J. Gagnon.

A PROPOS DU PRINTEMPS

O printemps ! printemps ! pas si fort, pas si vite ; ne nous donne pas tout à la fois !

Bouton naissant, pourquoi te hâter de fleurir ? Fleur rosée et parfumée, tu vaux mieux que le fruit savoureux dont tu es la promesse, laisse-nous l'espérance, le plus doux des biens.

Rose, retiens-toi, n'écoute pas le zéphyr qui te conseille ; dérobe-toi au rayon qui te provoque, à la rosée qui te féconde ; ménage ta beauté, ne livre pas tous tes parfums, tu vas en mourir.

Où cours-tu si vite, à travers les gazons reverdis, ruisseau insensé ? Pas si fort ! Es-tu donc si pressé de quitter ce lit de mousse et de sable fin, pour te perdre dans les flots turbulents du grand fleuve.

Et vous les oiseaux du ciel, qui chantez si gentiment et qui bientôt allez commencer vos nids sous les grands bois, pourquoi vous pres-

ser ? La table n'est pas louée, comme disent les bonnes gens.

Rossignolet, pauvre petit, ne sais-tu pas qu'après le temps des amours *tu ne chanteras plus ?* Et que deviendrons-nous quand nous n'entendrons plus le chant du rossignol ? Les fêtes du printemps seront donc finies ?

Pas si fort, petit enfant qui essayes tes premiers pas et qui t'avances d'une démarche vacillante et mal assurée, comme si tu obéissais encore au balancement de ton berceau ; n'abandonnes pas trop tôt la main qui te soutient ; tu vas tomber, tu tombes et tu pleures.

Pas si fort, jeune homme au cœur pur qui entres si passionnément dans la vie ; modère ton ardeur, ne te livres pas tout entier, n'éteins pas, par un mouvement trop violent, le flambeau que Dieu a mis dans ta main et qui éclaire ton âme ; ne cueilles pas toutes ces fleurs, ne t'enivres pas de tous ces parfums ; tu vas tomber, tu tombes et tu pleures !

Pas si fort, vous qui voulez à tout prix la fortune et le succès ; vous qui vous élancez avec tant de furie à la poursuite d'un but qui vous fuit toujours et que quelques-uns seulement pourront atteindre ; regardez derrière vous tout ce que vous avez renversé et brisé sur la route ! Si vous ne modérez cette course effrénée, vous y laisserez encore la vie, peut-être l'honneur !

Pas si fort, vous qui tenez la plume, la violence n'est pas la force ; vous qui chantez, les cris ne sont pas l'expression ; vous qui parlez, l'injure n'est pas l'argument ; vous qui jugez et condamnez, la justice n'est plus un glaive ; et vous aussi, qui buvez au cabaret, l'ivresse n'est pas le plaisir.

Pas si fort, esprit des tempêtes et des orages qui dispersez les vaisseaux de haut-bord ; génie de la dévastation et de la guerre qui ensangantez le monde ; passions insensées qui troublez les âmes !

Mais plus fort, douce brise du soir qui ramenez au port la pauvre barque du pêcheur ; sentiment de fraternité qui ramenez la concorde ; pitié qui passez et guérissez les blessures.

Plus fort, vous, les hommes de bonne volonté qui vous élevez par le cœur et grandissez par le travail ; vous qui soutenez et protégez le faible ; vous qui cherchez les talents inconnus et qui applaudissez à tout noble effort ; vous qui épanchez votre âme dans vos œuvres, *vous touz enfin qui aimez* ; vous, les messagers du bon Dieu qui, dans un printemps sans fin, faites éclore et épanouir sous vos pas les fleurs de la charité et de l'amour, *plus fort, encore plus fort !*

MARCEL

L'HYGIÈNE DE LA FAMILLE

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

Ce titre placé en tête de ces lignes ne déguise pas une recommandation plus ou moins désintéressée, ayant pour but de préconiser une eau ou bien une pommade merveilleuse, infaillible dans tous les cas les plus opposés pour prévenir la chute des cheveux, les rendre abondants, noirs ou blonds, en dépit de la date de l'extrait de naissance, et délivrer à tout jamais l'humanité de l'humiliant fléau de la calvitie.

Sollicité par un grand nombre de nos lectrices, qui me demandent de leur indiquer, sinon un cosmétique spécial, du moins les règles générales de l'hygiène de la chevelure, je viens, conformément à leur désir, causer avec elles sur ce sujet, auquel je suis fort éloigné de dénier l'importance qui lui appartient.

A tout âge, une chevelure abondante cons-